

# le CALVAIRE d'un INNOCENT



*Dreyfus*

le déporté innocent à  
l'île du Diable - le martyre  
de sa malheureuse épouse

MANIOC.org

Manioc, un produit de la Guyane

# MANIOC



*Du Paty se leva et prit la parole...*

C. I.

LIVRAISON 29.



— Evidemment... Mais vous devriez faire en sorte de rester un peu plus calme, ma chère enfant, autrement vous allez vous attirer des ennuis sans fin et votre mari en pâtira lui aussi !

— Cela est facile à dire, mais comment faire pour garder son calme quand on se trouve en présence de situations pareilles ?

— C'est difficile, en effet, mais ce n'est pas impossible... Ne vous découragez pas en tout cas... Je ferai de mon mieux pour vous aider et vous défendre contre vos ennemis.....

— Me défendre contre mes ennemis, Madame Picquart ? soupira Lucie avec un sourire désabusé. Je crains que vous auriez fort à faire si vous entrepreniez cela, car mes ennemis doivent être très nombreux !... Mais n'est-il pas incroyable qu'il existe des gens capables de chercher de sang-froid à faire du tort à leur prochain ?

— Il n'y en a malheureusement que trop ma pauvre petite !

— Oui, certes, il doit y avoir beaucoup de gens très méchants, mais il y en a aussi beaucoup de très bons.... Quant à vous, Madame Picquart, votre bonté a quelque chose d'angélique qui m'émeut jusqu'au fond de l'âme et qui me fait avoir bon espoir en ce qui concerne mon pauvre Alfred.....

— Vous avez tout lieu d'espérer le triomphe final de la justice et de la vérité... Le bien finit invariablement par avoir raison du mal... C'est une des plus immuables lois de la nature.....

— Que Dieu vous entende, ma chère amie !

— Soyez sans crainte, je vous aiderai.....

— Merci de tout cœur... Mais comment ferez-vous ?

— Je commencerai par en parler à mon mari qui est lui aussi persuadé de l'innocence du capitaine Dreyfus...

Il pourra peut-être user de son influence au ministère pour faire en sorte que l'instruction du procès de votre mari soit confiée à un autre officier qu'à cette canaille de du Paty.....

Une lueur d'espérance apparut dans les yeux de Lucie et elle serra avec ardeur les mains de son amie.

— Si vous réussissez à faire cela, lui dit-elle.

— Vous pouvez être assurée de mon éternelle gratitude.....

— Je pense bien que nous y arriverons..... En tous cas, tout ce qui dépendra de moi sera fait..... Je vous jure que je n'ai besoin d'aucune espèce d'encouragement pour me dévouer un peu afin d'éviter qu'un innocent soit injustement persécuté et sùbisse un châtiment immérité à la place du coupable.....

L'entretien se prolongea encore assez longtemps entre les deux femmes, l'une confiant ses peines à l'autre tandis que la seconde faisait de son mieux pour la consoler et lui donner du courage.

Mais malgré toute sa bonne volonté, Mme Picquart ne parvenait pas à délivrer Lucie de la pénible impression que lui, avait laissé la visite de l'odieux commandant du Paty.

—:o-o:—

## CHAPITRE XXVIII.

### LUMIÈRE ET TENÈBRES.

Après le départ de la femme du colonel Picquart, Lucie Dreyfus demeura un long moment immobile sur le ca-

napé où elle était assise, absorbée dans ses pensées où se mêlaient la terreur et l'espoir.

Elle fut tirée de cette rêverie par la servante qui lui apportait une lettre qui venait d'arriver.

La jeune femme reconnut immédiatement sur l'enveloppe l'écriture de son mari.

La servante, qui avait également reconnu le graphisme du capitaine, remarqua avec une respectueuse familiarité :

— Voilà enfin une lettre de Monsieur..... Espérons que cette fois, ce seront de bonnes nouvelles !

— Espérons-le, Sophie, répondit Lucie tout en ouvrant la lettre d'une main tremblante ;

Puis elle retira de l'enveloppe une large feuille de papier sur laquelle Alfred Dreyfus avait tracé ces lignes que Lucie ne pût lire qu'à travers ses larmes.

Mercredi, 5 heures.

Ma chérie,

*J'ai voulu t'écrire ces quelques lignes dans l'espoir que ma lettre arrivera à destination avant que tu t'éveille demain matin.° Finalement on m'a accordé la permission de t'écrire.*

*Cela m'a fait beaucoup de bien d'avoir pu te voir et de parler un peu avec toi, même à travers les barreaux de cette maudite grille ! quand je me suis approché de toi j'ai éprouvé une telle émotion que j'ai dû faire un effort pour ne pas tomber. J'ai été surtout content de voir que tu avais conservé bon espoir et bon courage. Mais sauras-tu persévérer dans cette voie quoi qu'il arrive ?*

*Je souffre beaucoup, mais plus encore que pour moi-même c'est cependant à toi que mon coeur se serre ! Je sais combien profond est ton amour et je n'ai pas besoin que tu me dises quelles sont tes angoisses ; je puis les deviner !*

*Ce n'est dans mon amour pour toi que je trouve le courage de résister à mon martyr, mais je me demande si j'aurai la force d'aller jusqu'au bout !*

*Je n'ose pas te parler des enfants parce que la seule pensée des pauvres petits me déchire l'âme et que je ne veux pas augmenter encore ton chagrin.*

*Je t'embrasse de tout mon coeur, ma chérie. Toutes mes pensées sont pour toi et pour nos enfants.*

*Toujours à toi.*

ALFRED.

D'un mouvement instinctif, la jeune femme porta le papier à ses lèvres et elle baisa dévotement l'endroit où son cher époux avait écrit son nom.

Au même instant, on frappa de nouveau à la porte.

— Entrez ! cria Lucie.

C'était Sophie, la servante.

Elle avait le visage tout rouge et elle se tenait sur le seuil de la porte avec un air gauche et embarrassé.

— Qu'avez vous, Sophie ? lui demanda Madame Dreyfus en la regardant avec étonnement. Qu'est-il encore arrivé ?... Parlez vite...

— Oh !... Il n'est rien arrivé, Madame ! fit la domestique d'une voix tremblante. Mais.....

— Mais quoi ?... Dites ce que vous voulez. N'ayez pas peur !

— C'est que... Je voulais seulement demander à Madame... J'aurais voulu savoir s'il y a des bonnes nouvelles de Monsieur ?... Va-t'il bientôt revenir ?

— Hélas, je ne le sais pas encore, Sophie, et il ne le sait certainement pas lui-même... Il m'a écrit parce qu'on lui en avait accordé la permission pour la première fois, mais il ne m'annonce rien de nouveau.....

La servante se retira en silence et referma douce-

ment la porte.

Demeurée seule, la malheureuse Lucie se mit à pleurer.....

Elle souffrait indiciblement. Elle partagea par la pensée toutes les souffrances que devait endurer son époux, et les souffrances du prisonnier, décuplées par la force colossale de l'imagination venaient se superposer aux siennes.

Ce cauchemar ne pouvait pas durer !... Il fallait absolument mettre fin à cette situation épouvantable !... Il fallait y mettre fin par n'importe quel moyen !

Par n'importe quel moyen ?

L'image abhorrée du commandant du Paty se représenta soudain à l'imagination de Lucie avec une netteté qui avait quelque chose d'effrayant.

Oui ! elle aurait pu faire quelque chose pour ce pauvre martyr de l'envie et d'odieux préjugés de religion et de race.... Elle aurait pu faire quelque chose pour lui venir en aide.....

Mais à quel prix !

Et pourtant, maintenant, elle regrettait presque de ne pas s'être montrée un peu plus aimable envers cet homme qui, pour le moment, se serait sans doute contenté de très vagues promesses.... Elle aurait pû faire semblant de ne pas s'apercevoir de sa perfidie et le traiter comme si elle avait été persuadée de ce qu'il était vraiment l'ami sincère qu'il prétendait être.

Si elle avait voulu, elle aurait certainement pu trouver un moyen pour gagner du temps, tout au moins faire en sorte de ne point se créer un ennemi en la personne de ce commandant qui détenait plus de réelle puissance que l'immense majorité des généraux, parce qu'il était le bras droit du ministre parce que, au surplus il avait précisément été chargé de l'instruction préparatoire au pro-

cès d'Alfred.

Si elle avait été un peu plus habile, elle aurait pu se faire un esclave de cet homme qui tenait presque la vie de son mari entre ses mains !

Et, au lieu de cela, qu'avait-elle fait ?

Elle l'avait giflé et elle l'avait mis à la porte de chez elle en lui défendant d'y revenir !

Vraiment, elle s'était montrée d'une maladresse impardonnable et, plus elle y pensait, plus elle se reprochait la façon dont elle s'était comportée.

Et qu'allait-il arriver maintenant ?... Du Paty allait certainement chercher à se venger et sa vengeance, en raison de la situation qu'il occupait pouvait être terrible !

A présent, Lucie Dreyfus ne voyait plus que des obstacles devant elle, des obstacles qui lui apparaissaient pleins de sombres menaces, gigantesques et insurmontables !

— :o-o-: —

## CHAPITRE XXIX.

### LES SOUPÇONS DU COMMANDANT.

Le commandant Forzinetti s'approchait en criant :  
— Qu'est-ce qui arrive ?

Les gardiens accoururent et allumèrent les lampes qui étaient éteintes ; à travers les guichets grillagés des portes des cellules on voyait les prisonniers qui regardaient avec curiosité.

Forzinetti appela les geôliers et répéta sa question d'une voix impérieuse.

— Qu'est-il arrivé ?

Personne ne répondit. Enfin, un des prisonniers se décida à parler :

— Il est venu dans le couloir des gens qui semblaient avoir l'intention de faire évader quelqu'un.

Mais qui voulait-on faire fuir ?

Ce fut à ce moment que Forzinetti s'aperçut de ce que la porte de la cellule de Dreyfus était ouverte. Il entra.

Le prisonnier était assis sur le bord du lit ; son regard était fixé dans le vide et on eut dit qu'il n'avait rien entendu de ce qui s'était passé dans le couloir.

Forzinetti l'appela :

— Capitaine Dreyfus ?

Alfred releva la tête.

— C'est vous... c'est vous qui vouliez vous évader ?

Le capitaine se dressa et montra en pleine lumière son visage encore contracté par l'indignation et le dégoût qu'avait fait naître en lui la visite inattendu d'Amy Nabet.

— Je n'ai pas eû du tout l'intention de m'évader répondit-il. On a cherché à me pousser à cela ; mais je n'ai pas pensé un instant à le faire ; je tiens à rester ici jusqu'au jour où mon innocence aura été démontrée.....

Forzinetti le considéra d'un regard plein de méfiance

Le prisonnier disait-il la vérité ?

D'une voix incrédule, il demanda :

— N'est-ce donc pas vous qui aviez imaginé le plan de votre fuite ?

— Non ! Je jure, sur la tête de ma femme et de mes enfants que, pas un instant, je n'ai eû la pensée de fuir....

— Peut-être est-ce quelqu'un de votre famille qui a fait cette tentative ?

— Non plus, j'en suis sûr.....

— Qui sont donc les gens qui sont venus ici ?

— Amy Nabot.

— Ah !... Cette personne se nomme Amy Nabot ?

Le vieil officier devint tout pensif ; il se tut un instant, puis il hocha la tête et dit :

— C'est bien ! Demain, je ferai mon enquête...

Ce disant, il sortit de la cellule, laissant au geôlier le soin de fermer la porte.

Alfred Dreyfus se mit à marcher de long en large à travers la cellule ; il s'agitait comme un fauve en cage.

Il s'arrêtait de temps à autre, appuyait son front contre le mur humide de sa prison ; tandis que dans son esprit se bouscuaient mille pensées angoissantes.

Il éprouvait le besoin de crier ; il ne pouvait plus contenir son désespoir.

— Pourquoi... Pourquoi le destin m'est-il aussi impitoyable se demandait-il.

Cette femme, cette Amy... Il était clair comme le jour que tout ce qui était arrivé était le résultat de l'insatiable soif de vengeance de cette perfide créature !

Quelle folie que le projet qu'elle avait conçu !... Cette évasion... quelle sottise !... Que pouvait-elle espérer ?... Avait-elle vraiment pu penser qu'il renoncerait à tout ce qu'il avait de plus cher au monde, à ce qui était tout son bonheur : sa femme, ses chers enfants, pour se consacrer à cette aventurière ?... Quelle absurdité !

Avait-elle vraiment pu croire qu'il l'aurait suivie ?...

Et que pouvait représenter la liberté sans l'honneur ?

Il valait mille fois mieux continuer de subir l'emprisonnement, de supporter ses souffrances...

Mais son martyre ne pouvait pas durer bien longtemps. D'ici peu, le procès commencerait... et alors son innocence éclaterait en pleine lumière ; aucune calomnie ne pourrait plus souiller son nom, il retrouverait la li-

berté et avec elle le bonheur.

Le lendemain Forzinetti faisait une enquête et il découvrirait comment Amy Nabot avait réussi à entrer dans la prison pour parvenir jusqu'à lui et, peut-être découvrirait-il encore d'autres choses intéressantes...

De nouvelles espérances naquirent dans son cœur ; son agitation se calma. Il redevint tout-à-coup tranquille et s'étendit sur sa couchette puis il ferma les yeux et tenta de dormir, car il était infiniment las.

Morphée la divinité miséricordieuse de tous les malheureux, des opprimés et des désespérés, eut pitié de lui et le transporta dans le domaine des songes, le ramena en rêve dans sa maison, parmi sa femme et ses enfants.

Quand, le lendemain matin, Alfred Dreyfus s'éveilla il resta pendant quelques minutes les yeux clos, comme pour ne pas laisser fuir les images que le rêve lui avait apportées, tandis que son cœur, animé de nouveau par la plus chaude espérance, se persuadait que cette espérance ne tarderait pas à devenir réalité.....

Pauvre Dreyfus !.....

Il ne pouvait imaginer combien lointaine, infiniment lointaine était la réalisation de ses rêves et de ses espoirs !

—:o-o-:—

## CHAPITRE XXX.

### DANS LE TOURBILLON DE LA PASSION.

Vêtue d'un élégant déshabillé de soie, Amy Nabot, étendue sur une chaise-longue, dans son boudoir, frissonnait. Quoi qu'il fit très chaud dans la pièce, elle ne cessait

de remonter jusqu'à ses épaules, la couverture de laine étendue sur elle.

Les fenêtres étaient fermées et les lourdes tentures empêchaient la lumière du jour d'entrer.

Le regard de la jeune femme était perdu dans le vague ; elle soupirait souvent et appuyait sur ses tempes ses petites mains blanches.

Elle n'avait pas dormi de la nuit.

La terrible désillusion qu'elle avait éprouvée ne lui laissait aucun repos.

Pour pénétrer dans la prison, elle avait tout risqué, tant elle était sûre d'arriver à son but, sûre qu'Alfred Dreyfus aurait accueilli avec joie la liberté qu'elle lui offrait.....

Mais Dreyfus l'avait repoussée ; il préférait supporter les peines et les tourments de la prison, plutôt que de partir au loin avec elle, à la conquête du bonheur....

Depuis l'instant où elle avait formé le projet de délivrer son ancien amant pour fuir avec lui, elle n'avait vécu que dans l'espérance de réaliser son rêve.

Elle était sûre que reviendraient les jours heureux pendant lesquels elle avait connu l'amour ; il lui semblait impossible qu'Alfred n'éprouvât plus pour elle le moindre sentiment ; impossible que le passé fut irrémédiablement effacé dans son cœur...

Il ne pouvait l'avoir oublié, puisqu'elle-même se souvenait !

Elle avait pensé que nombre de motifs peuvent amener un homme à se marier : le nom, la naissance, la dot !... Elle avait pensé être certaine que le cœur de Dreyfus était resté sien.....

Mais toutes ses espérances s'étaient révélées fallacieuses et il avait suffi d'un instant pour anéantir son beau rêve.....

Maintenant, dans son cœur, avait surgi la haine la plus implacable, la haine sans limites que l'amour insatisfait avait enfanté.

Amy Nabot n'avait plus à présent qu'une pensée : se venger de la désillusion subie au cours de cette nuit fatale.

Depuis le moment où elle était rentrée chez elle, elle s'était tourmenté l'esprit pour en faire sortir un plan qui aurait apaisé sa soif de vengeance.

Dans la matinée, elle s'était levée pour déjeuner, mais une forte migraine l'avait contrainte à se coucher de nouveau et à rester dans l'obscurité.

Elle avait donné l'ordre aux domestiques de ne recevoir personne.

Mais, tout-à-coup, entendant des voix dans l'anti-chambre, elle se dressa.

La porte de la chambre s'ouvrit et le lieutenant-colonel Henry entra.

Son visage était bouleversé et il paraissait en proie à une grande agitation.

Amy Nabot n'y fit pas attention et elle lui dit sur un ton de reproche :

— La femme de chambre ne t'a donc pas dit que je suis malade et que je ne puis recevoir personne ?

Henry jeta sur une chaise, d'un geste excédé, son képi et ses gants et s'approcha de l'ancienne danseuse.

— Si, on m'a dit que tu as la migraine. Je suis aux regrets, Amy, mais j'ai été obligé de passer outre, parce que la raison de ma visite est trop importante....

A ces mots, la jeune femme éprouva une vive émotion, mais très habile dans l'art de se maîtriser, elle réussit à se dominer et rien, dans son aspect ne révéla son agitation intérieure. D'une voix indifférente, elle s'enquit :

— Qu'y a-t-il de nouveau ?... Parle, mais sois bref, parce que je ne suis en état ni de beaucoup parler, ni de

beaucoup penser.....

— Cette nuit, il est arrivé quelque chose d'étrange.

— Quoi donc ?

— On a essayé de faire évader Dreyfus.....

Amy Nabet ferma les yeux. Elle était devenue très pâle ; par bonheur pour elle, la chambre était obscure et Henry ne put s'apercevoir du trouble empreint sur ses traits.

Lentement, scandant les mots, elle répéta :

— On a tenté de faire évader Dreyfus ?

Henry fit, de la tête, un signe affirmatif.

— Et l'on n'a pas réussi ?

— Non, Forzinetti faisait justement à ce moment une ronde et c'est cela qui a fait échouer l'entreprise...

L'officier se pencha vers Amy, la fixa un instant et d'une voix insinuante, il ajouta :

— Toi, tu ne sais rien.... ?

L'aventurière ne put s'empêcher de frémir, mais cette fois encore, elle sut se dominer aussitôt et, fixant des yeux distraits sur l'officier, elle riposta :

— Moi ? Que pourrai-je savoir ?

— Cependant.....

— Je te prie de parler plus clairement ! s'exclama la jeune femme, dans un mouvement d'impatience qui trahissait son inquiétude.

Le lieutenant-colonel Henry était, de son côté très troublé et il ne savait comment faire pour aborder le sujet de sa visite.

— Done, tu ne sais vraiment rien?... Tu n'as même pas entendu parler de cela ?

— Bien sûr que non!... Je n'ai encore vu personne aujourd'hui...

Un sourire indéfinissable apparut sur les lèvres du colonel

— Raconte-moi tout ce qui est arrivé, reprit-elle, après une courte pause. J'espère que tu ne va pas t'imaginer que je suis pour quelque chose dans cette affaire?

— Je m'en garderais bien Amy!... Cependant... je voudrais que tu soie sincère...

— Commence par l'être toi-même...

Tous deux se mesurèrent du regard, comme s'ils voulaient lire dans l'âme l'un de l'autre pour en escruter les secrets.

— Je suis venu précisément pour avoir des explications sincères, rétorqua le lieutenant-colonel.

— Je ne crois pas avoir jamais été déloyale envers toi, mon ami... Mais parle-moi de la tentative d'évasion de Dreyfus... Tu me disais que ça n'a pas réussi?

— Non... Et, maintenant?...

— Et maintenant...?

L'officier s'approcha encore plus de la jeune femme et avec une certaine âpreté dans la voix, il reprit :

— Maintenant, le bruit court que c'est toi qui t'es introduite dans la prison pour tenter de faire évader le traître...

Pendant un instant le cœur d'Amy Nabot cessa de battre.

Une peur folle lui serrait la gorge.

Elle savait parfaitement quel sort l'attendait si elle était découverte.

Mais son épouvante ne dura que quelques secondes. Puis elle se redressa, posa une main caressante sur le bras d'Henry et, souriant avec coquetterie elle lui dit :

— Mon pauvre ami! Comme ton pauvre cœur se déchire de rage et de jalousie!

Le visage d'Henry s'obscurcit et son front se plissa.

— Oui, je suis furieux! En apprenant cela, j'ai été exaspéré... Si c'était vrai...

— Mais peux-tu vraiment croire, interrompit vivement Amy Nabot, que moi, justement, j'aie pû vouloir favoriser la fuite de Dreyfus...? Tu sais mieux que personne combien je le hais et que toutes mes pensées, toutes mes actions n'ont qu'un but, celui de me venger et de le perdre définitivement...

— Ne t'es-tu pas suffisamment vengée?...

Amy Nabot secoua la tête.

Henry continua :

— Tu devais aussi rompre avec Esterhazy et tu m'avais promis d'être à moi...

— Oui, certainement... Je sais ce que je t'ai promis et je tiendrai ma parole... Mais il faut patienter encore, Henry, parce qu'en ce moment, l'amitié d'Esterhazy m'est nécessaire. J'en aurai encore besoin pour parfaire ma vengeance contre Dreyfus...

L'officier retira le bras sur lequel la jeune femme avait posé la main; il se leva et se mit à marcher à travers la chambre.

— Dreyfus!... Toujours Dreyfus!... Sais-tu bien ce que je commencerai à croire?

— Quoi donc?

— Que tu t'illusionnes en croyant le hait... Peut-être que ce que tu crois être de la haine n'est autre chose que de l'amour refoulé et s'il en est ainsi, les bruits qui courent sur ta participation à l'évasion manquée de Dreyfus ne manqueraient pas de fondement... Peut-être y a-t-il là quelque chose de vrai... Peut-être es-tu réellement allée le voir cette nuit?...

Amy Nabot sut jouer à merveille l'indignation. Se levant d'un bond, elle s'écria sur un ton de surexcitation extrême :

— Pas un mot de cela n'est vrai!... Tu n'as qu'à interroger Esterhazy et il te dira que j'étais avec lui,

hier au soir...

Elle pouvait bien jurer sans mentir, puisqu'Esterhazy s'était effectivement trouvé avec elle!

S'approchant d'Henry, elle lui passa un bras autour du cou, se serra contre lui et murmura sur un ton caressant :

— Henry!... Si vraiment tu m'aimes, aide-moi! Use de tout ton pouvoir pour que Dreyfus soit absolument perdu, ruiné de toutes les manières!... Procure-moi de nouvelles preuves de sa culpabilité et je saurai te récompenser.

Henry fixa sur Amy Nabot un regard interrogateur. Dans la lumière incertaine de la chambre, elle lui paraissait encore plus belle. Ses yeux lançaient des éclairs de passion. Dans ses prunelles brillait la flamme de l'amour qu'elle lui promettait...

Mais soudain l'image d'un autre homme passa dans l'esprit du colonel.

Il se libéra de l'étreinte d'Amy et avec un rire méprisant, il jeta :

— Combien de fois m'as-tu déjà promis d'être à moi pour finir toujours par me répéter : « Attends! ». Je ne crois plus à tes promesses!... Je suis devenu un pantin entre tes mains!

Amy Nabot ferma les yeux :

— Tu doutes de moi, Henry...?

— Oui!... Les événements de cette nuit...

— C'est une calomnie! Une honteuse calomnie au moyen de laquelle on voudrait me perdre... Il ne m'est jamais venue à l'idée que je pourrais aider Dreyfus en quelque façon que ce soit...

— On dit pourtant que c'est lui-même qui t'a dénoncée!

Amy Nabot éclata de rire.

— Voilà une belle preuve!... Dreyfus pense à sauver sa femme, parce qu'il est certainement sa femme qui a essayé de le faire évader!

— Si c'était vrai...

— Oui, ce doit être sa femme...

Amy Nabet se serra plus fortement contre lui.

— Tu en es convaincu?... Tu es tranquille? Et tu feras tout ton possible pour démontrer l'inanité de cette calomnie?

— Oui, je dois le faire...

— Tu ne te repentiras pas de m'avoir aidé... Quand Dreyfus sera condamné, je serai à toi seul...

Henry se mordit les lèvres.

— Quand Dreyfus sera condamné!... Je n'ose espérer qu'on réussisse à prouver qu'il est coupable. Il me semble que je ne pourrai plus jamais dormir en paix!

Encore une fois, Amy se mit à rire.

— Que dis-tu là?... Il me semble que, jusqu'à présent, tu n'avais guère connu les remords!

Henry se laissa choir sur une chaise et se prit la tête entre les mains, comme se parlant à soi-même; il murmura :

— Jusqu'à présent, j'ai fait tout ce que tu m'as demandé et j'ai travaillé à la perte d'un innocent, uniquement parce que tu voulais te venger de lui... Avant de te connaître, j'avais toujours été un honnête homme qui n'avait jamais dévié du droit chemin, ni manqué à son devoir... Mais aujourd'hui, que suis-je devenu?... Un misérable, le plus vil des misérables!

« Depuis que tu es entré dans ma vie, je n'ai fait que m'abaisser de jour en jour! Si je n'avais pas eue la malencontreuse idée, après t'avoir rencontrée là-bas, dans cette ignoble taverne de Marseille de t'emmener à Paris, je n'aurais pas commises toutes ces infâmies,

je ne serais pas aujourd'hui torturé par des remords qui me mènent au désespoir... Comment tout cela finira-t-il?... Un jour ou l'autre, je devrai me brûler la cervelle!...

Atterrée par ces paroles inattendues, Amy Nabot comprenait seulement à ce moment qu'elle avait trop tendu l'arc qui menaçait de se briser; il fallait maintenant user de prudence pour ne rien casser...

Henry lui était, pour l'instant, absolument nécessaire, car s'il l'abandonnait, elle aurait pû se trouver dans une situation des plus critiques...

Afin de lui rendre sa bonne humeur, elle vint s'asseoir sur ses genoux, se serra contre lui, le caressa et l'embrassa :

— Il faut avoir encore un peu de patience, mon cher ami, puis, la victoire sera à nous et je serai toute à toi... Quand la condamnation de Dreyfus aura été prononcée, tu obtiendras de l'avancement, puisqu'il auparavant se trouvait toujours en travers de ton chemin et quand tu auras atteint ton but, tu pourras prendre ta retraite et alors, nous quitterons Paris... Nous irons où tu voudras... Regarde-moi donc... Ne sens-tu pas que c'est toi que j'aime ?

« Dreyfus, je le hais... Je veux me venger de lui... Esterhazy n'est pour moi qu'un moyen pour atteindre ce but... Mais toi, je t'aime réellement...

Elle l'embrassa encore et Henry, enivré par le charme de cette sirène, oublia tout; il ne savait plus rien; il ne pensait qu'aux promesses d'Amy!...

Il la serra entre ses bras et d'un ton passionné il murmura :

— Mon adorée!... Demande-moi tout ce que tu voudras... Je suis prêt à tout pour obtenir ton amour!

Amy Nabot s'abandonna à la fogue de sa passion en souriant de joie.

Elle était bien certaine que cet homme serait toujours son esclave, un instrument docile entre ses mains !

## CHAPITRE XXXI.

### LUTTE INUTILE.

La haine que le commandant du Paty nourrissait contre Alfred Dreyfus, depuis le moment où Lucie l'avait repoussé, était devenue un brasier que rien n'aurait pu éteindre.

Lui, un des principaux officiers de l'Etat-Major ; lui, de qui dépendait le salut ou la perte du prisonnier, il avait reçu une gifle d'une femme !... Jamais il ne pouvait oublier un semblable affront !...

Il voulait à tout prix la plus complète des vengeances et il ne pouvait obtenir cela qu'en provoquant la ruine et la perte du capitaine.

Il n'aurait ni pitié, ni miséricorde.

Il n'aurait aucun égard pour elle ; il ne chercherait qu'à faire condamner son mari pour la faire souffrir !

Il lui faudrait apprendre à le connaître ! Elle comprendrait enfin jusqu'où allait son pouvoir !

Elle se repentirait amèrement de l'avoir offensé !

Le commandant s'imaginait qu'un jour Lucie viendrait chez lui pour se jeter à ses pieds... pour implorer son pardon.

Alors il triompherait !

L'esprit plein de pensées de haine et de vengeance, le commandant du Paty se rendit auprès de Forzinetti qui lui apprit ce qui s'était passé durant la nuit.

Très intéressé, le commandant demanda :

— A t'on reconnu la personne qui est entré dans la cellule de Dreyfus ?

Forzinetti fit de la tête un geste négatif.

— J'ai fait toutes les recherches possibles pour tirer cette affaire au clair, mais je n'ai pas trouvé grand'chose. J'ai fait subir un interrogatoire serré au soldat qui était de garde, mais je suis seulement arrivé à savoir qu'il s'était présenté une dame, accompagné d'un officier supérieur, qui lui a donné l'ordre de remettre à cette femme la clef de la cellule de Dreyfus...

— Et qu'à fait le soldat ?

— Il a dit qu'il s'était cru dans l'obligation d'obéir à un ordre qui lui avait été donné par un supérieur.

— Et qui était cet officier ?

— La sentinelle affirme ne pas le connaître.

Du Paty sourit avec un air méprisant :

— Il aura probablement été payé pour se taire !

Forzinetti baissa la tête :

— Je le pense aussi !

— Et il affirme aussi ne pas connaître la femme, je suppose ?

— Evidemment !... Il dit qu'elle avait le visage couvert d'une voilette si épaisse qu'il n'était pas possible de distinguer même approximativement quel genre de figure elle avait...

— Et Dreyfus prétend que cette femme est Amy Nabot ?

— Oui.....

— C'est tout simplement absurde !... Nous croit-il vraiment assez naïfs pour tomber dans un tel panneau ?... C'est Amy Nabot elle-même qui a dénoncé Dreyfus et il ne lui viendrait certainement pas à l'idée de favoriser sa fuite... Ce ne peut être que la femme du détenu qui s'est introduite cette nuit dans la prison.

— Vous croyez ! dit Forzinetti.

Du Paty sourit avec un air perplêxe et reprit.

— Laissez-moi le soin d'éclaircir cette affaire..... Je suis certain de réussir.....

Il sonna et, au soldat qui se présenta, il donna l'ordre d'aller chercher Dreyfus.

En attendant, il alluma une cigarette et se mit à fumer tout en observant du coin de l'œil Forzinetti qui allait et venait dans la pièce avec un air inquiet.

— De toute façon, reprit-il après un instant de silence, l'affaire Dreyfus devient chaque jour de plus en plus intéressante et le procès promet d'être sensationnel!

— Moi, je crains que ce sera surtout une grande honte pour la France, dit Forzinetti à voix basse...

Du Paty éclata :

— Vous avez peut-être de la sympathie pour ce traître ?

— Oui... Quand je vois Dreyfus et que j'entends ses lamentations, j'ai le sentiment qu'il est innocent...

Du Paty fit un geste de dépit et jeta dans un cendrier sa cigarette à peine entamée.

— Alors, vous aussi, comme le colonel Picquart, vous vous croyez en devoir de vous ériger en défenseurs de ce misérable ?

Soudain, comme frappé par une idée, le commandant se frappa le front et s'exclama :

— Mais j'y suis... Je sais quel est l'officier qui a accompagné Lucie Dreyfus... Ce ne peut être que Picquart !

Forzinetti leva un regard étonné sur son collègue.

— Picquart ? C'est impossible !... Le sens de l'honneur est trop développé chez lui pour qu'il puisse se prêter à une semblable aventure... Picquart peut se déclarer **ouvertement** convaincu de l'innocence de Dreyfus, mais **il** ne participerait certainement pas à une entreprise sem-

blable à celle de cette nuit !

A ce moment, la porte s'ouvrit et Alfred Dreyfus apparut. Du Paty croisa les bras sur sa poitrine, s'appuya commodément contre le bord de la table et fixa le prisonnier avec un air méprisant.

— Ainsi, vous avez essayé de vous évader, cette nuit, hein ? s'exclama-t-il. Il est heureux que la surveillance du commandant Forzinetti ait fait avorter ce glorieux projet !

Alfred Dreyfus serrait les lèvres, tandis que ses mains se tordaient, faisant tinter les menottes.

Son visage était contracté par la souffrance intérieure qu'il subissait.

Il resta un instant silencieux puis enfin, il s'exclama :

— Ce n'est pas vrai !... Je n'ai jamais pensé à fuir... Tout ceci n'est qu'un nouveau piège pour me perdre !... Seul un coupable voudrait se soustraire à la justice, refuserait le procès !... Mais, moi, je suis innocent et c'est moi qui accuse ceux qui se sont servis d'Amy Nabot pour me perdre... C'est une infâmie que de se servir de semblables moyens !... Si j'avais accepté de fuir avec cette femme, on m'aurait sans doute arrêté dès que j'aurais été dehors et l'on aurait ainsi proclamé la preuve de ma culpabilité !

— Comment ?... vous prétendez encore qu'Amy Nabot est venue cette nuit dans votre cellule ?... Renoncez donc à cette histoire !... Vous pourriez améliorer la situation dans laquelle vous vous trouvez en avouant franchement qui était la femme, accompagnée d'un officier, qui cette nuit, a tenté de vous faire évader.....

— Je n'ai rien à ajouter à ce que j'ai dit... Je n'ai dit que la pure vérité !... C'est Amy Nabot, et personne autre qui est entré dans ma cellule... Je n'ai pas vu d'officier...

— C'est votre dernier mot ?

Du Paty le toisa de son regard méprisant et ordonna aux gardiens :

— Reconduisez le prisonnier dans sa cellule.

Il se tourna encore une fois vers Dreyfus et ajouta :

— Après ce qui est arrivé cette nuit, il faudra naturellement que je prenne des mesures pour que vous ne puissiez plus voir ni votre femme, ni qui que ce soit de votre famille.....

Il fit un signe aux gardiens qui prirent Dreyfus chacun par un bras et l'entraînèrent, sans lui laisser le temps de répondre.

Du Paty alluma une autre cigarette et ajouta :

— Les précautions à prendre pour assurer la garde de ce prisonnier doivent, à partir d'aujourd'hui, devenir plus rigoureuses. La porte de sa cellule sera continuellement gardée par deux sentinelles ; la lumière y restera allumée jour et nuit et il ne faudra pas le perdre de vue un seul instant. De plus, par mesure disciplinaire on diminuera les rations de nourriture.

— Est-ce que ce ne sont pas là des dispositions un peu trop sévères ?

Du Paty se mit à rire :

— C'est encore bien trop bon pour cette canaille !

— Et si Dreyfus était innocent ?...

— C'est inadmissible !... Dreyfus est un traître et il doit expier son crime. Sa condamnation doit être un exemple pour tous, afin qu'aucun soldat français ne se laisse jamais entraîner à commettre un semblable forfait ! J'aurai recours à tous les moyens qui me sont consentis par la loi pour faire en sorte que Dreyfus ne trouve auprès de ses juges, aucune miséricorde... Il doit payer sa faute et la payer au prix fort !

Tandis qu'il prononçait ces mots, un éclair sinistre

brillait dans ses yeux. Forzinetti ne put s'empêcher de frémir.

Le commandant reprit son képi et ses gants, salua le directeur de la prison et sortit.

Il se dirigea du côté du Ministère de la Guerre afin de faire son rapport sur les événements de la nuit.

Dans son esprit était une seule pensée : il voulait perdre Alfred Dreyfus à tout prix et, en même temps, blesser Lucie.

—:o-o:—

## CHAPITRE XXXII.

### CONVOCATION D'URGENCE.

— Enfin, Blanche, te voici !... Je t'attendais depuis une heure et tu sais pourtant combien je suis inquiet quand je ne te trouve pas à la maison.

Le colonel Picquart s'était porté à la rencontre de sa femme, les bras tendus et l'avait embrassée avec effusion.

Mais la jeune femme ne répondait pas aux caresses de son mari avec son entrain et sa tendresse habituelle. Picquart s'en aperçut ; il la considéra un instant avec un air inquiet et demanda :

— Qu'as-tu ma chérie ? Tu es extraordinairement agitée !

La jeune femme se dégagea de l'étreinte de son mari et le fit asseoir à côté d'elle sur le divan.

— Oui, je suis très agitée... Sais-tu d'où je viens ?

— Ma foi non, d'où viens-tu ?

— J'ai été voir Lucie Dreyfus.....

Picquart sourit.

— J'aurais pu le deviner ! fit-il. Ton bon cœur ne te permet pas de rester éloignée de cette pauvre femme qui a tant besoin de consolation...

— Oui, Georges, j'ai pensé qu'en ces jours difficiles, il était bon de démontrer à Lucie ma grande amitié pour elle, afin de soulager un peu son immense douleur et pour qu'elle ne se désespère pas..... La malheureuse souffre d'une façon indicible...

Picquart eut un geste de compassion.

— Moi aussi, j'ai grande pitié de ces malheureux et je voudrais pouvoir les aider, mais mes supérieurs ont repoussé avec indignation toutes mes tentatives en leur faveur.....

— Oh !... C'est une honte, une véritable infâmie que de ruiner ainsi le bonheur d'une famille entière. Ils se déchaînent tous comme des loups affamés contre ces pauvres créatures.....

— Mais, voyons, Blanche, toi qui es toujours si calme, comment peux-tu t'énerver de la sorte ?...

La jeune femme prit les mains de son mari et les serra fortement.

— Ecoute-moi, Georges, écoute-moi... Je veux tout te raconter... Figure-toi que le commandant du Paty est allé voir Lucie et qu'il l'a importuné en lui faisant des déclarations amoureuses !

Le colonel Picquart regarda sa femme comme s'il n'avait pas bien compris le sens des paroles qu'il venait d'entendre.

— Du Paty ? Il est allé chez Madame Dreyfus ? Et il lui a fait des propositions inconvenantes ?

La jeune femme inclina la tête affirmativement et raconta à son mari la scène à laquelle elle avait assisté dans la maison des Dreyfus et ce que Lucie lui avait ensuite

relatée.....

Le colonel l'écouta attentivement et quand sa femme eut terminé, il resta encore un instant silencieux, son regard fixé dans le vide.

Quelques minutes se passèrent.

La jeune femme observait l'expression du visage de son mari ; enfin comme il se taisait toujours elle lui demanda :

— Pourquoi ne dis-tu rien, Georges ? Pourquoi ne me réponds-tu pas ?

Le colonel Picquart releva les yeux.

— Je me demande s'il est possible qu'un homme comme du Paty puisse se comporter de cette façon vis-à-vis la femme d'un autre officier... Je ne puis presque pas le croire. J'ai toujours vu du Paty extrêmement correct.

— Mais Lucie m'a raconté avec les larmes aux yeux tout ce qu'il lui a dit.....

— Ma chère enfant... Il faut penser que Mme Dreyfus se trouve actuellement dans un état de surexcitation nerveuse peu commune... Les événements de ces jours terribles pour elle doivent avoir profondément ébranlé ses nerfs et elle doit voir des ennemis mortels en tous les supérieurs de son mari, spécialement en du Paty qui est chargé de l'enquête... Il est possible qu'elle ait donné une signification erronée à un geste, ou à un mot sans importance.....

La jeune femme l'interrompit vivement :

— Non, non, Georges, Lucie Dreyfus n'exagère pas. Elle m'a dit la vérité pure, mais tu es si honnête que tu ne peux même pas concevoir comment du Paty peut être capable de se comporter d'une manière aussi honteuse..... J'ai vu par moi-même de quelle manière du Paty regardait Lucie... Je pense que tu peux bien me croire, moi... ? Tu peux être sûr que je ne me suis pas trompée !...

Le colonel s'était levé et il s'était mis à marcher nerveusement à travers la pièce.

Après quelques instants de silence, Mme Picquart reprit :

— Le commandant du Paty m'a toujours été extrêmement antipathique... Comme officier, il est possible qu'il soit très correct, mais comme homme, il a certainement plus de défauts que de qualités. Tu n'as qu'à le regarder dans les yeux et tu verras bien toi-même qu'il a le regard méchant, froid, cynique, je crois qu'un tel homme peut être capable de tout.....

— Il me semble que tu exagères, Blanche !

— Non, Georges... Nous autres femmes, nous avons pour ces choses une intuition plus sûre que les hommes.. Moi, pour mon compte, j'attendrai de du Paty n'importe quelle vilénie... Il faut absolument faire quelque chose pour protéger Lucie Dreyfus contre cet individu.

Picquart s'arrêta devant sa femme.

— Si ce que t'a dit Mme Dreyfus est vrai, du Paty mériterait d'être appelé devant un jury d'honneur, car une pareille façon de se conduire est vraiment la plus infâme qui se puisse imaginer !

Blanche se leva à son tour et s'approcha de son mari.

— Te chargeras-tu de cette affaire, Georges ?... Donneras-tu une leçon à du Paty ?

Picquart ne répondit pas directement à cette question.

— Ma chère enfant, fit-il il ne faut pas me demander l'impossible, réfléchis !.....

— Georges, il faut.....

— Non, non, je ne puis prendre la défense de Mme Dreyfus !... Je ne suis ni son frère, ni son beau-frère, ni son parent à quelque degré que ce soit... Je me compromettrais pour rien.

— Et tu ne le feras pas, même si je te le demande de tout mon cœur ?

Picquart secoua la tête.

— Il faut être raisonnable, Blanche !... Je t'ai déjà dit qu'au Ministère de la Guerre, en ce moment, on me considère avec défiance parce que j'ai osé admettre la possibilité de l'innocence de Dreyfus. Je finirai par me perdre tout-à-fait si, à présent, j'accusais le commandant du Paty... Et puis, personne ne croirait qu'il ait pu se montrer aussi lâche vis-à-vis de Mme Dreyfus.....

La jeune femme se serra contre son mari et le supplia encore :

— Georges, pense donc qu'un jour ou l'autre, je pourrais, moi, me trouver dans une semblable situation !... Pense combien je serais désespérée si personne ne me protégeait et si j'étais abandonnée de tous mes amis !..... Sois bon, écoute la voix de ton cœur !..... Demande au moins des explications à du Paty !

Avant que le colonel ait pu répondre, la sonnerie du téléphone retentit.

Picquart se libéra hâtivement des bras de son épouse et s'approcha de l'appareil.

La jeune femme, qui l'observait, vit apparaître sur le visage de son mari une expression de vive inquiétude et lorsqu'il déposa le récepteur, sa main tremblait.

— Qu'y a-t-il, Georges ?

— Le général Boisdeffre me demande de venir immédiatement au Ministère de la Guerre.

Blanche pâlit et instinctivement porta les mains à son cœur.

— Au ministère, à cette heure ?

Elle avait jeté les bras autour du cou de son mari et elle tremblait de tous ses membres.

— Eh bien ! s'exclama l'officier, lui caressant dou-

cement la joue, pourquoi trembles-tu ainsi ?

Au lieu de répondre, elle essuya une larme qui gâtissait entre ses cils.

— Qu'as-tu Blanche ? Veux-tu me le dire ? insista Picquart, continuant à la caresser avec tendresse.

— Je ne sais pas, Georges, ce coup de téléphone..... Ils t'appellent au ministère.....

— Eh bien ! n'y vais-je pas chaque jour ?

— Oui... Mais.....

— Petite sotte ! s'exclama-t-il, l'embrassant sur le front et serrant pendant un instant sa tête entre ses mains. Je ne comprends vraiment pas la raison de ton inquiétude.... Avant de partir, je veux te voir tranquille, comme d'habitude... Allons, Blanche, sèche tes larmes.....

— Georges, j'ai si peur ! s'exclama-t-elle d'une voix étouffée.

Picquart se mit à rire.

— Mais Blanche, vraiment, est-il si étrange que cela qu'un officier de l'Etat-Major soit convoqué au ministère ?

— Non, murmura la jeune femme ; mais c'est en le convoquant ainsi qu'on a arrêté Alfred Dreyfus..... Si, toi aussi.....

Picquart l'interrompt, irrité :

— Comment peux-tu penser une pareille chose ? C'est une folie !... Il n'y a vraiment aucune raison pour s'effrayer ! Actuellement, il faut se tenir toujours prêt à répondre à des appels imprévus et d'urgence... Ne crains rien ; je reviendrai bientôt.....

Il embrassa encore une fois son épouse puis il sortit.

La jeune femme ouvrit la fenêtre et le regarda s'éloigner.

Sur son cœur pesait l'angoisse ; son esprit s'égarait ; elle joignit les mains et pria Dieu de lui épargner une

épreuve aussi cruelle que celle qui avait frappé les malheureux Dreyfus.

—:—o—o—:—

## CHAPITRE XXXIII.

### UNE RENCONTRE INESPÉRÉE.

Par une splendide matinée d'hiver le soleil dardait ses rayons sur la neige d'une blancheur aveuglante.

Dans les rues de Paris, malgré l'heure matinale, régnait une grande animation.

A l'ambassade d'Allemagne, tous les bureaux étaient ouverts et le travail en pleine activité.

Mme von Schwartzkoppfen, après avoir déjeuné, se trouvait encore dans la salle à manger avec sa nièce Brigitte.

Les deux femmes étaient commodément assises dans les fauteuils placés devant le feu qui répandait dans la pièce un tiédeur agréable et, toutes deux, plongés dans leurs propres pensées, restaient silencieuses.

Depuis quelques minutes, la tante observait attentivement sa nièce, comme si elle avait voulu deviner ses pensées. Enfin, elle rompit le silence et demanda :

— A quoi penses-tu, Brigitte ?

La jeune fille avait sursauté légèrement, comme si elle avait été prise en faute et ses joues se colorèrent d'une rougeur subite ; elle baissa les yeux et murmura :

— Excuse moi, ma tante... je pensais... je pensais.....

— Tu pensais encore, continua la tante, sur un ton légèrement ironique au courageux jeune homme qui a su arrêter ton cheval emballé et t'a ainsi sauvé la vie...

Le visage de Brigitte s'empourpra davantage :

— Comment peux-tu savoir, ma tante ?

— ... Que tu pensais à ton sauveur ?

Brigitte la considéra, étonnée :

— Comment peux-tu deviner ce que je pense ?

Mme. von Schwartzkoppen sourit avec bienveillance et répondit :

— Ceci n'était pas bien difficile à deviner car, ces jours derniers, tu n'as pas parlé d'autre chose que de ton sauveur inconnu.

La jeune fille regarda sa tante avec une expression qui semblait dire :

— Pourquoi ne parlerai-je pas de lui ?

La femme du diplomate se tut quelques instants, puis elle prononça :

— Il est certain que c'est là un signe dangereux pour une fille de dix-neuf ans !

— Ah ! ma tante.....

Mais avec un sourire, Mme von Schwartzkoppen continuait, sans se soucier de l'interruption :

— C'est très dangereux, certainement !..... Si une femme pense sans cesse à un homme, cela signifie qu'elle est amoureuse de lui.....

— Mais ma tante, ce ne peut pas être mon cas ! s'écria vivement la jeune fille. Je ne connais pas ce monsieur... Je n'ai pas même échangé deux mots avec lui.....

— Mais tu l'as vu au moment où il arrêtait ton cheval, et, à cet instant, il t'est apparu comme un héros !..... Toutes les femmes aiment les héros et il est admissible que tu sois amoureuse de lui sans bien t'en rendre compte.

Brigitte von Scheden se leva et s'approcha de sa